

Bertrand Puard

C'EST LA RÉVOLUTION!

Prisonniers de la Bastille



casterman

C'est la Révolution !

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-23924-1
N° d'édition : L.10EJDN002517.N001

© Casterman 2021
© Yann Tisseron pour l'illustration de couverture

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en octobre 2021, en Espagne, par Liberduplex
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).
Dépôt légal : novembre 2021 ; D.2021/0053/349

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Bertrand Puard

C'est la Révolution !

1. Prisonniers de la Bastille

casterman

*De la première page à la dernière,
la Révolution n'a qu'un héros : le peuple.*
Jules Michelet, *Le Peuple* (1846)

1.

— Où as-tu déposé les brioches, papa ? demanda Camille, en se penchant sur le baquet qui contenait la pâte à pain encore fraîche.

Elle aimait par-dessus tout cette odeur aigre qu'elle associait au travail paternel.

Claude releva la tête de son pétrin. Son front et son crâne chauve luisaient. Il était exténué par une nuit de labeur. À sa droite, Lucas, le brigadier, premier garçon de la boulangerie, tremblait de fatigue. Sa grosse moustache rousse, recouverte de farine, le faisait ressembler à un de ces vieillards jouant au piquet, un jeu de cartes célèbre, en terrasse des estaminets.

— Pour des brioches, il faudrait des œufs, dit Claude. Et c'est impossible d'en trouver à Paris depuis quelques jours.

Camille secoua la tête de dépit.

— Mais que va dire M. de Launay ? Il ne faudrait pas qu'il remette en cause ton travail...

— Eh bien, tu diras à monsieur le gouverneur de la prison de la Bastille que ses soldats n'ont qu'à manger du pain au lieu de réclamer de la brioche ! pesta Lucas.

Claude se laissa tomber sur une chaise tandis que son employé continuait à ratisser sa pâte dans le pétrin, pour en faire une masse qu'il découperait ensuite en petites boules avant de les rouler en boudins. Claude souffla :

— La situation est déjà assez compliquée comme cela, ma fille... Il y a là deux douzaines de pains ronds de quatre et huit livres. Nous les ferons bientôt porter à la Bastille pour honorer notre contrat et nourrir les soldats. La brioche attendra.

Camille vint prendre la main de son père. Elle ne l'avait encore jamais vu si fatigué, si soucieux. Lucas s'était octroyé une pause, une fois la pâte sculptée et

enfournée. Derrière eux, la grosse chaudière en cuivre laissa échapper une sorte de rot étrange.

— Il faudra qu'on reparle, papa, de mon idée de pains médicaux. En ajoutant à ta pâte quelques herbes de chez M. Dumas, on peut très bien...

— Camille, coupa sèchement son père. Je sais que tu es une jeune fille pleine d'initiative... Mais l'heure n'est point aux inventions, je te l'assure. Paris gronde ; j'ai entendu le mot « révolution », au café, hier midi... Va plutôt t'assurer que ton frère est de retour. Je l'ai envoyé chez la mère Gontrand au cas où elle aurait été livrée de quelques œufs...

Et puisque son père se levait et reprenait le chemin des fourneaux, Camille s'éloigna à contrecœur. La jeune fille releva les pans de sa longue robe bleue et monta deux par deux les marches de la cave pour quitter le fournil. Elle déboucha dans la rue et une violente odeur de pourriture et d'excréments la prit à la gorge, remplaçant la douce fragrance du pain chaud. Camille cligna plusieurs fois des yeux pour s'habituer à la lumière déjà vive du petit jour parisien. Derrière les bâtisses de la rue Saint-Antoine, où se trouvaient la boulangerie et le

logement familial, on distinguait les hautes tours grises de la Bastille, que le soleil semblait éviter – de peur de s’y faire emprisonner lui aussi ? se demanda Camille.

On était le 11 juillet 1789, à sept heures du matin. Il y avait de l’agitation au cœur de Paris. Mais Camille, elle, n’était pas là pour flâner. Elle passa la porte en bois de sa maison et monta au deuxième étage.

— Justin est rentré ? demanda-t-elle à sa mère, depuis le palier.

— Non ! répondit Isabelle, sans sortir de sa tanière. Et je commence à m’inquiéter...

Camille redescendit à toute vitesse. Elle prit la direction de la prison et passa devant la vitrine de M. Dumas, l’apothicaire. Elle entra dans la boutique.

— Vous avez vu Justin ? demanda-t-elle au propriétaire, après l’avoir salué.

Dumas, un tout petit homme à la mine toujours joviale que son ventre énorme embarrassait, secoua la tête.

— Il est venu chercher Joseph pour aller chez la mère Gontrand, mais ils ne sont pas revenus...

Joseph était le fils unique de Dumas. Six ans, tout comme le frère de Camille. Moitié moins qu'elle. Camille commençait à éprouver de l'inquiétude à son tour. Quelle idée avait eu son père d'envoyer ce garnement chez la mère Gontrand pour des œufs qui n'avaient guère de chances de s'y trouver ?... Les rues de Paris étaient dangereuses, surtout en ce moment.

Camille continua son chemin. Une femme chantait d'une voix grave près d'un vendeur d'oignons grillés qui haranguait les passants. Une demi-douzaine d'enfants en guenilles passa devant elle en poussant des cerceaux. La jeune fille évitait les flaques de boue pour ne pas salir sa robe.

Elle arriva chez le cordonnier, un ami de la famille, qui réparait des bottes en cuir devant sa boutique.

— Tu as vu passer Justin ? demanda-t-elle.

— Ouich... Par ichich... Vers la Cheine...

Il s'exprimait mal à cause des gros clous de cuivre qu'il tenait entre ses dents gâtées. Avec son marteau, il ne désignait pas la Bastille mais la Seine, le fleuve, plus au sud...

— Mais c'est là que se trouvent les insurgés ! hoqueta Camille.

Le cordonnier haussa les épaules. Lui n'avait pas d'enfant et s'en félicitait.

Camille le remercia et prit la direction de la zone défendue, en remontant une rue sale et étroite où elle dut slalomer entre des mendiants.

Elle filait droit vers les émeutiers. Il ne perdait rien pour attendre, ce petit frère désobéissant !

Mais en entendant les premières clameurs, Camille ralentit. Son cœur se mit à battre fort et elle posa une main contre sa poitrine.

Camille allait vers le danger. Et les ennuis... à n'en pas douter.

2.

Sur les quais de Seine, des hommes et des femmes du peuple s'étaient rassemblés en un groupe compact face à une garnison de soldats du roi. Ceux qui n'étaient pas à cheval tenaient tous des fusils à baïonnette entre leurs mains. Du côté du peuple, Camille nota que peu étaient réellement armés, si ce n'était de faux, de fourches ou de piques, d'outils agricoles.

— On nous affame ! cria un homme immense aux cheveux longs, monté sur un enchevêtrement de meubles et de grosses solives de chêne jetés en plein milieu de la chaussée.

— Le roi veut faire mourir son peuple ! renchérit une voix de femme.